

De maison en maison

Al-Risala, 8 janvier 1934

Le maître de rhétorique dit à son élève:

« On prétend que la rhétorique aide celui qui la possède à rendre le sens par des expressions variées, où se mêlent le sens propre et le sens figuré, la comparaison et la métaphore, l'allusion et la représentation, et toutes les nuances de la beauté verbale que nous connaissons ou ignorons — les unes venues à dessein, les autres sans qu'on l'ait voulu, comme inspirées à l'écrivain éloquent. Mais tu sais que ce n'est point ainsi que nous entendons la rhétorique, ni dans ce sens que nous la prenons ; nous l'entendons dans un sens plus général, plus vaste — celui-là même que lui donnaient les anciens, lorsqu'ils faisaient de la rhétorique un moyen d'exprimer tout dessein, toute pensée qui se présentait à l'écrivain, dans les mots les mieux appropriés à ses desseins et à ses pensées. Et peut-être te souviens-tu qu'ils enseignaient aux étudiants l'art de la rhétorique par une méthode singulière, qui gênait souvent ceux qui, affectant la vertu, ne connaissaient de la philosophie que l'apparence. »

L'élève dit:

« Oui — c'est bien cette méthode qui poussait le maître à aborder, devant ses élèves, et poussait ses élèves à aborder eux-mêmes, les sujets les plus contradictoires, les plus divergents, pour les défendre comme s'ils y croyaient de la foi la plus forte, et en étaient convaincus de la conviction la plus profonde. C'était là une innovation des sophistes, que les maîtres de la rhétorique héritèrent ensuite sans la modifier, ne faisant que la pousser plus loin encore ; le traité de Rhétorique d'Aristote en est plein. Al-Jahiz, lui aussi, s'illustra fort bien dans cette manière d'enseigner la rhétorique, et les maîtres de la langue et de la rhétorique composèrent, dans ce genre de lettres, des ouvrages non dépourvus de plaisir et d'agrément — où l'on trouve l'éloge d'une seule et même chose accolé à son blâme, l'éloge de deux contraires accolé au blâme des deux, et bien d'autres choses encore... »

Le maître dit:

« Assez — car je vois que les mois de l'été, avec tous leurs voyages et leurs pérégrinations, la diversité des climats que tu as traversés et les confins de la terre où tu t'es porté, ne t'ont point fait oublier ce que nous

avons consacré, aux mois du printemps, à l'étude et à la recherche. Nous voulons maintenant reprendre là où nous nous étions arrêtés, poursuivre à partir de là où nous avons cessé, et revenir à nos exercices. Choisis-nous donc un seul et même sujet qui émeuve le rire et émeuve la pitié, qui émeuve la raillerie et émeuve la compassion, qui remplisse les âmes de gaieté et d'allégresse et remplisse les cœurs de tristesse et de chagrin — et qui demeure pourtant, en tout cela, un seul et même objet, immuable en soi, seul changeant étant le point de vue d'où on le considère et la manière d'y penser ; car une seule et même chose peut se contredire elle-même et différer d'elle-même selon les côtés d'où on la regarde, et les chemins que l'on emprunte pour la comprendre et y parvenir. »

L'élève dit:

« Je n'ai nul besoin de m'évertuer ni de m'appliquer, de chercher ni de choisir ; car le sujet se dresse déjà devant moi — je l'ai vu de mes yeux hier même, et il a suscité en moi ces sentiments si divers, et fait naître en mon cœur ces nuances si contraires du sentiment. Ceux qui s'enfoncent trop avant dans la rhétorique se font tort à eux-mêmes, à leurs élèves et à l'art lui-même, lorsqu'ils fuient ce qui se produit sous leurs propres yeux, ce qui leur arrive à eux et à leurs semblables parmi les vicissitudes de la vie, et vont chercher leurs sujets en eux-mêmes, les fabriquant de toutes pièces — tantôt justes, tantôt erronés, mais vivant, en tout état de cause, dans un monde d'imagination pure. Alors que, s'ils avaient regardé autour d'eux les êtres vivants et les choses, ils n'auraient eu nul besoin de tant de peine et d'effort, ni ne se seraient, eux et leurs élèves, tant éloignés des lieux de la vérité, de la sincérité et de la justesse, ni n'auraient arraché les lettres à ce monde familial, où rien ne s'agite hormis l'illusion, ni n'auraient rompu le lien entre la littérature, qui doit être une image de la vie, et les hommes, qui doivent en faire un miroir où ils se voient eux-mêmes et voient leur vie telle qu'elle est, ou telle qu'ils souhaitent qu'elle soit, ou telle qu'ils redoutent qu'elle soit. »

Le maître dit:

« Apporte-nous donc ton sujet, et ne t'attarde pas trop en digressions ; car j'ai déjà appris, et je t'ai déjà dit avoir appris, que les mois de l'été ne t'ont point fait oublier les leçons du printemps. »

L'élève dit:

« Le sujet que j'ai vu hier est de ceux qui émeuvent tous les sentiments qu'il leur plaît, que tu le veuilles ou non, et inspirent toutes les pensées qu'il leur plaît, que tu les accueilles ou non ; il fait naître le sourire, si tu veux sourire, et fait naître la mine sombre, si tu veux te renfrogner. Il peut t'arracher un sourire quand tu te renfroignes, et t'arracher une mine sombre quand tu souris ; il peut ne pas s'arrêter au sourire, mais te plonger tout entier dans le rire, ni s'arrêter à la mine sombre, mais te pousser tout entier vers les larmes. Et il peut te laisser suspendu entre le sourire et la mine sombre, entre le rire et les pleurs, dans un état intermédiaire, où se mêlent le calme et l'étonnement, la satisfaction et le dépit, s'agitant dans l'âme sans jamais en laisser paraître la trace sur le visage. »

Le maître dit:

« Refèrne ce flot de paroles débordant, et mène-nous à ce que nous voulons ; car j'ai appris que les mois de l'été ne t'ont point fait oublier les leçons du printemps quant aux sens, et j'ai appris aussi qu'ils ne t'ont point fait oublier les leçons du printemps quant aux mots, et j'ai appris que tu es toujours capable d'exceller dans cet art qui permet à l'écrivain ou à l'orateur de parler longuement sans rendre aucun sens ni indiquer quoi que ce soit. »

L'élève dit:

« On croirait que tu méprises cet art, ou t'en moques, ou prétends que la beauté du discours ne vient pas du discours lui-même, et que les mots ne possèdent aucune part de beauté propre, issue de leur harmonie, de leur cohésion et de leur accord. »

Le maître dit:

« Laissons de côté tout ce badinage, et allons à ce que nous voulons ; nous reviendrons un autre jour à la question des mots et des sens, et du lien qui doit exister entre eux, et de la beauté qui doit se partager entre les deux. Mais dis-moi, si tu ne l'as pas oublié, ce sujet que tu as vu hier, qui émeut le rire et émeut la pitié — raconte-le-moi : comment a-t-il suscité le rire ? Et comment a-t-il suscité la pitié ? »

L'élève dit:

« Et comment pourrais-je oublier un sujet que l'oubli lui-même ne saurait atteindre ? Que penses-tu d'un homme de lettres créé pour écrire et pour parler, et à qui l'on interdit soudain d'écrire et de parler ? Créé

pour penser, et pour s'élever par la pensée jusqu'au ciel, et qu'on tire violemment vers la terre, qu'on force à y demeurer malgré lui, qu'on saisit pour l'attacher à la vie de ses semblables ; créé pour lire, et à qui l'on interdit soudain de lire ; créé le plus éloquent des hommes par la langue, le plus hardi par la plume, le plus prompt à saisir le sens, le plus fécond en pensées — et à qui l'on noue la langue, entrave la main, enchaîne l'esprit et dessèche le génie. Créé le front clair, la bouche souriante, les traits détendus, en qui s'agitaient, dans une âme féconde, des pensées abondantes dont l'agitation se lisait sur son visage, de sorte qu'il était sans cesse mobile de traits, qu'on ne pouvait regarder son visage sans y voir aussitôt une expression nouvelle, figurant une pensée nouvelle, agitée dans cette âme qui ne se reposait ni ne se fixait jamais — et à qui l'on impose, désormais, que son maintien se fige, et que son visage prenne une expression unique, immobile, arrêtée, fixe, sans plus jamais bouger, se déplacer ni s'effacer. »

Le maître dit:

« Et que trouves-tu donc de si répréhensible au sort de cet homme de lettres ? Il n'est qu'une image de Prométhée, qui fut lui-même un mouvement continu, fécond, productif, prompt et adroit, instruisant les hommes sans relâche, cherchant vers eux toutes les voies et employant tous les moyens, jusqu'à ne pas craindre de dérober le feu des dieux pour en faire présent aux hommes, leur accordant ainsi la civilisation, la science et l'art, et les affranchissant, ou presque, de tout besoin de Zeus et de ses compagnons de l'Olympe. Zeus, contre lui irrité, ne put le souffrir, et résolut de le punir de sa faute ; il l'enchaîna à ce rocher du Caucase, et le condamna à y demeurer lié pour l'éternité. Le mouvement était son essence même, et le voilà devenu impuissant ; le pouvoir était sa réalité même, et le voilà ne possédant plus rien, ni pour lui-même ni pour les hommes, incapable d'écarter le mal ni de lui-même ni d'eux. L'aigle chargé de le visiter de temps à autre lui déchirait le foie, et il le voyait faire, en souffrant la plus vive douleur, sans pouvoir s'en défendre ; il appelait la Liberté, qui ne lui répondait pas, car Zeus la lui avait retirée ; il appelait la Mort, qui ne lui répondait pas non plus, car le Destin lui avait écrit l'immortalité. Eschyle a représenté cette condition de Prométhée dans une peinture admirable, qui inspira tous les écrivains, poètes, sculpteurs, peintres et musiciens venus après lui. Et dans cette peinture, Eschyle suscita tout à la fois le rire de ceux dont le cœur était dur, et la pitié de ceux dont l'âme était tendre, tout en suscitant d'autres significations encore plus élevées, plus fécondes et plus durables que le

rire ou la pitié. »

L'élève dit:

« Je n'ai nullement songé à Prométhée, ni pensé à lui — crois-tu donc que je l'aie vu hier ? Je ne suis pas allé au Caucase ; j'étais avec toi, au Caire. Et si j'allais au Caucase, je doute fort d'y trouver le rocher ni son compagnon, car nul, parmi ceux qui ont visité ce pays depuis Eschyle, ne nous en a jamais parlé. »

Le maître dit:

« C'est donc bien une image de Prométhée que tu avais en tête, et que tu as prise pour modèle de cette manière de rhétorique, comme faisaient les anciens. »

L'élève dit:

« Je n'ai point pensé à Prométhée, ni voulu imiter Eschyle ; c'est simplement une chose que j'ai vue hier. »

Le maître dit:

« Et qu'as-tu donc vu ? »

L'élève dit:

« J'ai vu notre ami Un-tel, que les circonstances de la vie avaient résolu de faire déménager d'une maison à une autre. »

Le maître dit, éclatant de rire:

« Que cette image que tu me décris est loin de celle que je te rappelais ! Et quelle distance entre notre ami Un-tel, quand les circonstances le font passer d'une maison à une autre, et Prométhée, quand le chef des dieux l'enchaîne au rocher du Caucase ! »

L'élève dit:

« Notre ami Un-tel t'a bien fait rire, parce que son image t'a rappelé cette image vaste et grandiose que le père de la tragédie dressa devant les hommes ; et lorsque tu es redescendu de cette image à ce personnage chétif et fluet, qui habitait à un bout du Caire et a déménagé vers un autre, tu n'as pu te retenir d'éclater d'un rire irrépressible. Et pourtant, si tu l'avais vu hier, l'esprit sombre, le visage abattu, le cœur affligé, la langue nouée, le pied entravé, la main enchâssée, cerné par une foule de

meubles et d'objets de la maison, des plus disparates, des plus contrastés, où se mêlaient le grand et le petit, l'élégant et le disgracieux, tous entassés autour de lui en tas, amoncelés autour de lui en monceau, et lui-même placé au milieu, sur une chaise ou quelque chose qui y ressemblait, et à qui l'on avait dit : reste, ne bouge pas, jusqu'à ce que Dieu ou les ouvriers te permettent de déménager — et il restait ainsi, immobile, incapable de dire un mot, n'ayant d'ailleurs rien à dire, puisqu'il ne comprenait rien à ce qui l'entourait. Il voulait se retirer en lui-même et vivre avec ses pensées, et le voilà au contraire violemment arraché à sa propre conscience par ces bruits violents et discordants venus de toutes parts, tissant autour de lui une musique grossière, rude et lourde — les voix des ouvriers en leur diversité, le choc des meubles et leur chute sur le sol, ce bruit qui irrite et exaspère les nerfs et vient du frottement des objets tantôt sur le bois, tantôt sur la pierre, le martèlement des pas, les appels des domestiques qui se répondent, les cris des porteurs, et tout ce qu'on voudra, dénombrable ou non, de ce vacarme étrange qui emplit une maison quand la vie la quitte, et l'emplit également quand la vie y entre. »

Le maître dit, attristé et compatissant:

« Et combien de temps le pauvre homme a-t-il passé dans cet état ?
»

L'élève dit:

« Une journée entière — moitié dans cette maison qu'il quittait, moitié dans celle-ci qu'il venait occuper. Et j'avais résolu de m'entretenir avec lui de ce déménagement d'une maison à l'autre, et de suivre avec lui la manière des gens de lettres en pareil propos ; je me mis donc à lui rappeler comment les poètes s'arrêtent devant les ruines, et comment ils y font revivre les souvenirs que cet arrêt éveille en eux, et les larmes qui coulent sur leurs joues ; et je lui récitai : « Arrêtons-nous, pleurons au souvenir d'un bien-aimé et d'une demeure... » ; et je lui chantai : « Pour Khawla, des ruines à Burqat Thahmad... » ; et je lui fredonnai le campement désert d'Umm Awfa... et je lui récitai ce que Dhou'l-Roumma dit des vestiges de Mayya, et j'en vins jusqu'à ce qu'Abou Tammam dit d'Amorium après qu'al-Mu'tasim l'eût rasée entièrement. Mais je ne trouvai en lui ni entrain ni allégresse ; il me dit seulement, d'une voix affligée, sur le ton d'un homme las et épuisé : « Que m'importe tout cela ? J'ai changé de maison bien des fois dans ma vie — de Housh Atta, à Darb al-Gamamiz, à Shaqq al-Thu'ban, à Montpellier, à Paris, à al-Sakakini, à

al-Huwayyati, à Héliopolis, à Zamalek ; et je jure que je n'ai jamais trouvé, à l'heure du déménagement, un seul de ces doux instants que les poètes chantent si bien en de si beaux vers — en quittant une maison que j'avais aimée, où j'avais goûté le doux et l'amer de toutes les couleurs de la vie, et en entrant dans une maison que je ne connaissais pas, sans savoir ce que les jours m'y révéleraient d'événements et de vicissitudes à venir. Ce n'est que vacarme et tumulte, entassement d'objets et de meubles, cris des ouvriers et des porteurs, martèlement des pas, traînement de fardeaux, une pièce étroite comme celle-ci que tu vois, et de longues et pénibles heures comme celles que tu viens de voir — puis, ensuite, une reprise de ce que la vie avait interrompu, une quête de ce que l'existence avait négligé, une immersion dans ces mouvements violents où il n'y a nulle place pour la poésie ni nul lieu pour le chant. » Là-dessus, je le détournai de cette manière de littérature vers une autre, et me mis à lui parler des vers d'Abou Tammam :

Transporte ton cœur où tu voudras dans l'amour — il n'est d'amour véritable que pour le premier amour.

Que de demeures sur terre l'homme connaît, et pourtant il garde à jamais sa nostalgie pour la toute première demeure.

« Et je lui demandai laquelle de ses demeures il aimait et préférerait entre toutes ; il n'eut besoin ni de réflexion ni de calcul, et dit, d'une voix triste que traversait un sourire : « La maison que j'aime et préfère entre toutes est celle où j'ai grandi enfant, dans un village de la campagne ; puis cette maison où j'ai grandi jeune homme, à Housh Atta ; puis cette maison où j'ai vécu étudiant en quête de savoir, dans une rue du Quartier latin, à Paris. Mais à condition de n'y jamais retourner vivre ni résider ; elles me sont chères, précieuses, aimées, quand je m'en souviens, et quand je leur rends une brève et légère visite. Mais la maison que j'aime et préfère le plus aujourd'hui, c'est celle-ci que tu vois, en désordre, en confusion, pleine de tout ce vacarme, de ce tumulte, de ces cris de toute sorte, où tu me vois captif, prisonnier, parmi ces objets mêlés et entassés autour de moi, incapable de bouger ni de me déplacer, parce qu'elle se remettra en ordre pour moi dans quelques jours, et qu'elle m'apportera, en ses murs, des heures de vie et des nuances d'existence que je n'ai pas encore goûtées. Et il suffit que je me rappelle toutes ces maisons, et comment je suis passé de l'une à celle qui la suivait, jusqu'à arriver à celle-ci, pour savoir que je suis, comme tout autre, appelé à n'accorder à ces maisons de moi-même que cette part liée au souvenir. Et qui sait — peut-être passerai-je de cette maison que tu vois à une autre que je lui

préférerai, et que je distinguerai par-dessus elle ; car nous laissons, dans chaque maison où nous demeurons, un morceau de notre cœur, mais tu sais que nos cœurs ne diminuent pas de ce que nous répartissons de leurs morceaux entre les maisons — ils s'achèvent, au contraire, et s'enrichissent de ces souvenirs que nous emportons avec nous, jusqu'au jour où nous passerons à une autre demeure que nous ne choisissons pas et qui ne nous choisit pas, que nous n'aimons pas et qui ne nous aime pas, que nous ne recherchons pas et qui ne nous recherche pas, mais à laquelle on nous contraint, et à laquelle, à son tour, on la contraint à nous... » »

Là-dessus, je sentis l'amertume de cet entretien, et je résolus de détourner mon compagnon vers un autre sujet ; mais les affaires de la maison et sa mise en ordre m'épargnèrent cette peine, car déjà les déménageurs arrivaient, soulevant ceci et cela, se hélant, se donnant les uns aux autres des ordres et des consignes.

Le maître dit:

« Il n'y a pas de mal à ce sujet — mais il te faudra le traiter autrement, et le présenter comme une œuvre d'art qui émeuve à la fois le rire et la pitié ; et cela ne viendra que lorsque tu l'aborderas avec le dessein propre à l'artiste, y insufflant une part de ton âme, pour lui donner ainsi quelque chose de la vie. »